

Livraisons
d'Histoire
de l'Architecture

Livraisons de l'histoire de l'architecture

27 | 2014
Varia II

L'habitation du chapelier parisien dans la première moitié de l'époque moderne

The homes of the Parisian milliners during the first half of the modern period

Die Wohnstätten der Pariser Hutmacher zu Beginn der Frühen Neuzeit

Tiphaine Gaumy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/354>

DOI : 10.4000/lha.354

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2014

Pagination : 33-50

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Tiphaine Gaumy, « L'habitation du chapelier parisien dans la première moitié de l'époque moderne », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 27 | 2014, mis en ligne le 10 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lha/354> ; DOI : 10.4000/lha.354

Tous droits réservés à l'Association LHA

Par Tiphaine GAUMY

L'HABITATION DU CHAPELIER PARISIEN DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DE L'ÉPOQUE MODERNE

À l'époque moderne, le costume masculin comprend inévitablement un couvre-chef, qui peut être un bonnet, une coiffe, un chaperon, une toque ou bien un chapeau. Ce dernier est le roi des couvre-chefs. Il est produit exclusivement par les chapeliers, à partir d'un mélange de feutre de laine pour les plus communs et de feutre de castor ou de vigogne, pour les plus luxueux. Ces deux derniers produits, venus du Nouveau-Monde, apparaissent respectivement dans les ateliers et les garde-robes à partir de 1582 et 1635.

Les chapeliers parisiens, faubourgs compris, sont regroupés en une communauté réglée depuis le XIV^e siècle, dont les statuts sont profondément modifiés en 1578 puis en 1612¹. Les produits sont réputés pour leur qualité et ils sont écoulés dans tout le royaume ainsi qu'à l'étranger. Le contexte politique et économique difficile des Guerres de religion a des conséquences visibles sur les fortunes et les réussites des chapeliers parisiens. Un libelle estime le nombre de maîtres à deux cents vers 1625, Savary en dénombre trois cent dix-neuf en 1750, mais le corpus d'actes a révélé l'existence de plus de sept cent dix chapeliers entre 1550 et 1660. Certains vivent quand ils ne font pas faillite tandis que d'autres amassent argent et propriétés avant de monter dans la hiérarchie sociale.

Les papiers de la communauté ont malheureusement disparu², mais les documents des particuliers, notamment notariés, nous sont parvenus en assez grand nombre pour retracer le cycle de fabrication et de vente du chapeau ainsi que certains aspects de la vie privée des chapeliers.

Parmi ces aspects, l'habitation est tout autant intéressante sur le plan professionnel que privé. Les inventaires après décès, les contrats de vente et les baux de location sont les trois principales sources à notre disposition pour traiter la question de l'habitation.

1. René de Lespinasse, *Les Métiers et corporations de la Ville de Paris, XIV^e-XVIII^e siècles*, 1898, Paris, Imprimerie nationale, t. 3, p. 275 et suiv. Les premiers statuts datent du 15 avril 1323, mais la plus ancienne mention d'artisans du chapeau remonte à 1292, dans le rôle de taille de Paris.

2. Comme les papiers des autres communautés, à l'exception des archives des orfèvres et des monnayeurs, conservées aux Archives nationales, série T, 1490 et 1491. Ces disparitions sont dues aux nombreux déménagements des archives administratives du Châtelet et aux incendies durant la Commune.

Les chapeliers dans Paris : la recherche d'une visibilité

Des quartiers de chapeliers

Il n'y a pas de rue des chapeliers ou de la chapellerie à Paris, contrairement à la cordonnerie ou à la boucherie. Les conclusions sur la répartition géographique des chapeliers sont en outre tributaires des mentions des archives, souvent incomplètes et parfois contradictoires, et de la forte mobilité intra-urbaine. Cependant des tendances ont pu être repérées (ill. 1).

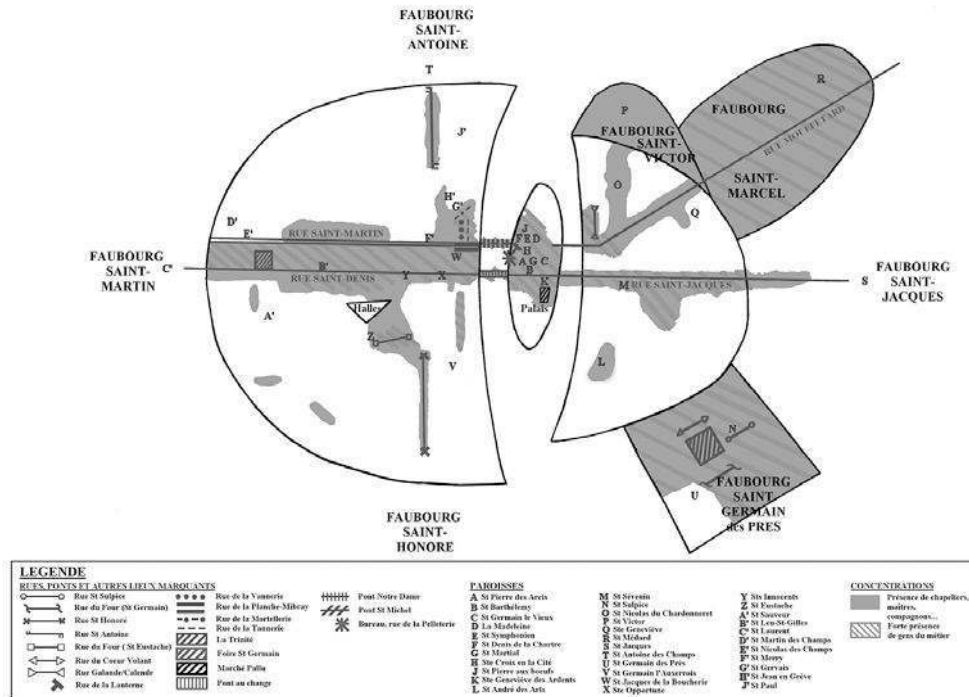
Près de la moitié des chapeliers réside sur la rive droite de la Seine, et près d'un chapelier sur cinq dans la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, l'une des plus peuplées de Paris. Loin derrière, on trouve des chapeliers dans les paroisses Saint-Eustache, Saint-Leu-Saint-Gilles et Saint-Germain-de-l'Auxerrois. Il y a trois fois moins de chapeliers dans la petite île de la Cité et neuf fois moins sur la rive gauche, ceux de la rive gauche habitant tous dans la paroisse Saint-Séverin.

En ce qui concerne les faubourgs, la présence de chapeliers est épisodique dans ceux de Saint-Victor ou de Saint-Honoré mais elle est très forte dans ceux de Saint-Marcel, avec trente-cinq mentions rien que pour la rue Mouffetard, et de Saint-Germain-des-Prés dans les rues du Four, de Saint-Sulpice, ou du Cœur-Volant, rue qui borde la foire de Saint-Germain-des-Prés où des chapeliers tiennent des étals.

En réalité, les chapeliers privilégient les grands axes de communication de la ville, du Nord au Sud. Une cinquantaine de chapeliers occupe la rue Saint-Denis, qui se partage au moins entre cinq paroisses, et qui est prolongée vers le faubourg Saint-Jacques et celui de Saint-Marcel par les ponts de Notre-Dame, pont aux Changeurs, pont Marchand, pont Saint-Michel et les rues Saint-Jacques, Galande, de la Bûcherie et de Sainte Geneviève.

La question de l'habitation sur les ponts mérite d'être approfondie. Le pont Notre-Dame revient à quarante-neuf reprises dans les adresses de chapeliers, avec sa rue attenante, la rue de la Planche-Mibray, mentionnée à treize reprises. Le pont compte soixante-cinq maisons avant son effondrement en 1499. Reconstitué entre 1500 et 1512, il se compose désormais de soixante-huit maisons, toutes marquées en lettres d'or sur fond rouge, nombre qui va être réduit à partir de 1646, pour des raisons d'urbanisme : la construction de la rue et du quai de Grève implique la destruction de la maison de la Réale, occupée jusque-là par le chapelier Nicolas Roger³. Dans les registres du bureau de la Ville de Paris, à l'occasion d'une annonce concernant la destruction des saillies devant les maisons du Pont en mai 1601, il est fait état d'au moins douze chapeliers, soit près d'un habitant sur cinq. Leurs voisins sont des orfèvres, des plumassiers, des merciers et des bonnetiers, leurs concurrents et compléments. Une fois le chapeau acheté chez le chapelier, le client n'a plus qu'à se fournir chez le plumassier pour le fameux panache et chez les merciers ou orfèvres pour les cordons et enseignes. Les places sur les ponts sont prisées

3. Jeanne Pronteau, *Les Numérotages des maisons de Paris, du XV^e siècle à nos jours*, 1966, Paris, préfecture de la Seine, service des travaux historiques, 304 p., p. 61-66.



Ill. 1 : Carte de l'implantation des chapeliers dans Paris entre 1550 et 1660. Cl. de l'auteur.

par les chapeliers : le chapelier Gaspard Bouchart choisit de déménager de la soixante et unième maison du pont Notre-Dame au Cœur-en-liesse, maison sur le pont Saint-Michel.

La question de l'enseigne

Mais être situé dans un endroit passant ne suffit pas, encore faut-il se faire remarquer dans le paysage, et le meilleur moyen pour cela est l'enseigne, autant à destination professionnelle que privée, mais qui n'est pas obligatoire.

Quand les enseignes sont mentionnées, on trouve des allusions à de simples objets, comme le Barillet, le Château, la Cloche, la Clef d'or, les Trois torches, le Collet d'or, le Gros diamant, la Bouteille, le Carolus ou, ce qui semble de bon aloi pour un chapelier, le Chapeau royal qu'arborent trois chapeliers. D'autres sont des enseignes « à la mode » : en 1669, Jacques Thiérart réside aux « Grands mousquetaires ».

Les animaux ne sont pas en reste avec un Lion d'argent, deux Lions d'or, un Coq en pâte et une Tête de bœuf dans les inventaires mais aussi des Singes, un Renard, des Cygnes, un Cheval blanc, plus deux végétaux, les Deux roses et la Pomme de pin. D'autres font écho à la culture populaire, comme le Pastoureau où réside Jean Juhé, les Quatre-fils-Aymon où vit Michel de Lacroix. Le patriotisme,

si l'on peut dire, se reflète pour les enseignes aux écus, Écu d'Alençon pour Martin Médelin, Écu de France pour Georges Leclerc, Écu de Bretagne pour Jean Fagart, Écu d'Orléans pour Étienne Godin, ainsi qu'au Roi, comme François Legros, Richard Caillou et Philippe Lafilu.

On trouve évidemment de nombreuses références religieuses, avec les saints Claude, Côme, Eustache, François, Joseph, Julien, Martin, Michel, Gervais et Protas, et les saintes Anne et Avoie, et la Madeleine ou l'Annonciation. Philippe Clarentin préfère résider au Roi David, François de Saint Aubin dans la maison Notre-Dame et Jean de Planne à celle de Notre-Dame-de-Liesse. Contrairement aux enseignes d'objets ou animales, on peut ici trouver des relations entre les enseignes et les propriétaires : Claude Caffin réside à l'image Saint-Claude, François Guerrin et François Fourrier à l'image Saint-François, et on peut supposer une dévotion particulière envers le saint ou la sainte pour les autres.

D'autres jouent sur les mots pour vanter la qualité de leurs produits, leur réputation et leur réussite. Les chapeliers Michel Carrier et Pierre Coqu officient au « Chapeau fort », qui est le chapeau le plus pesant de la gamme et un gage d'absence de fraude de la part du chapelier. Jusqu'au percement du faubourg Saint-Germain, une telle enseigne décore la maison du 40 de la rue de l'École de médecine et sa gravure nous est parvenue (ill. 2). Jacques Soutain, priseur des biens de Pierre Coqu après le décès de sa femme, est à la Nouvelle-France, également gage de bonne qualité et de nouveauté, puisque les poils les plus luxueux en viennent. Pierre de la Vigne préfère jouer sur son nom : il a choisi l'enseigne parlante de « la Vigne et le Plat d'Argent⁴ ». Celle de Guillaume Le Lièvre atteste de sa réussite professionnelle : il semble qu'il vienne d'entrer dans le petit cercle des valets de chambre du roi. En 1636, il passe un marché avec un compagnon peintre pour la réalisation de sa nouvelle enseigne, qu'il veut avec « les armes du roy a deux escussons, un lievre avec deux chappeaux à la royale », et avec la devise en lettres d'or « ycy gist le lievre chappellier par ordre du Roy ». L'enseigne lui coûtera 53 livres, soit le prix d'un chapeau de castor de très bonne qualité et son adresse comporte désormais la mention du « Lapin chapeauté⁵ ».

Location et propriété

L'habitation est bien entendu un élément important pour l'appréciation des fortunes. Relativement peu de chapeliers sont propriétaires de leur chez-soi, certains par choix, d'autres par nécessité, comme une grande majorité des hommes de l'époque moderne⁶.

4. Arch. nat., Min. cent., ét. I, 128, f. VII, acte du 14 janvier 1655.

5. Arch. nat., Min. cent., ét. CXIII, 4, acte du 13 avril 1636.

6. Philippe Guignet rappelle l'importance de la location dans les villes de l'époque moderne comme Cambrai, Rouen ou encore Lille où les propriétaires occupants représentent respectivement 28 %, 17 et 10,7 % (Philippe Guignet, *les Sociétés urbaines dans la France moderne*, 2005, Paris, Ellipses, 239 p., p. 197).



Ill. 2 : Enseigne « le Chapeau fort », tirée de François Boucher, les Enseignes de Paris, tome II, p. 17.

Dans le corpus des inventaires après décès de chapeliers, seuls cinq sur quatre-vingt-deux sont explicitement propriétaires de leur domicile au moment de leur décès. Les papiers inventoriés informent souvent d'un achat parcelle par parcelle, en raison du morcellement des héritages, comme pour la maison Saint-Julien de la rue de la Lanterne, occupée par Pierre Fredin, achetée entièrement par parcelles allant du cinquième au vingt-cinquième de la maison⁷.

Dans la même rue se trouve la maison Saint-Eustache, propriété du chapelier Jean Prevost qui y décède en 1588. Elle comprend une cave, une boutique et son arrière-boutique, une cour, un grenier et une première chambre que l'inventaire décrit, suggérant ainsi l'existence d'autres chambres occupées par des étrangers en location⁸. En 1598 et 1599, c'est-à-dire en deux temps et deux versements dont le premier de 2 850 livres – le montant du second versement n'est pas connu –, la maison passe aux mains d'un collègue, le chapelier Pierre le Page, qui doit en plus éteindre les rentes constituées sur la maison, montant là encore à 2 850 livres. En 1608, la moitié de la maison est revendue à un marchand bonnetier pour la somme de 5 400 livres et les deux parties s'accordent pour faire édifier une cloison entre les deux moitiés de maison. Cette moitié est finalement rachetée par la famille Le Page et après la mort de Pierre Le Page, en 1620, ses héritiers la louent au maître chapelier Jean Cavelier pour 300 livres annuelles⁹. Cet exemple illustre un autre aspect des transactions immobilières parisiennes, la vente et la location de préférence dans le cercle familial ou du moins professionnel.

Les transactions immobilières font état de résidences parisiennes achetées en moyenne aux alentours des 6 000-7 000 livres, ce qui n'est pas à la portée de tout

7. Arch. nat., Min. cent., ét. XLV, 160, acte du 6 août 1588.

8. Arch. nat., Min. cent., ét. XXIII, 163, acte de 1588.

9. Arch. nat., Min. cent., ét. II, 101, acte du 12 octobre 1620.

le monde. L'alternative est la location et, en ce domaine, les chapeliers sont très actifs et très mobiles. Cela ne résout cependant pas tous les problèmes puisque bon nombre d'actes font état de chapeliers en retard de paiement, que leurs créanciers doivent poursuivre en justice, après avoir fait confisquer leurs biens. Les maisons du Pont Notre-Dame sont toutes louées pour un même montant, à savoir 210 livres en 1603. Dès cette date, le chapelier Jean Juhé fils y réside au Lion d'or et on l'y retrouve cinquante ans plus tard, au décès de sa femme, redevable de plusieurs termes à un certain Langlois – probablement le receveur du prévôt des marchands et des échevins de la ville de Paris – pour un domicile restreint, comprenant seulement une chambre et un bouge, toujours à 210 livres annuelles, et pour une boutique louée 300 livres à l'année, soit plus que le domicile lui-même¹⁰. Les loyers ont évidemment augmenté entre-temps, comme l'ont démontré Emmanuel Le Roy Ladurie et Pierre Couperie¹¹.

Il semble qu'il faille aussi prendre en compte l'attractivité du centre de Paris. En effet, quand on compare les baux de location pour des maisons ayant un même nombre de pièces et sensiblement à la même date, les différences de loyers sont trop importantes pour être imputées à une différence de superficies. Ainsi en 1650 entre une maison située sur le Pont Notre-Dame, et une autre au faubourg Saint-Marcel, on constate une différence de loyer allant du simple au double, 220 livres pour la maison du faubourg, 650 pour celle sur le pont. Si l'on prend le problème à l'envers, en 1652, Richard Collot dépense 1 400 livres pour louer une maison au nombre de pièces inconnu sur le Pont aux Changeurs, soit autant que Daniel Hélot, le plus riche chapelier du faubourg Saint-Germain-des-Prés qui y occupe deux corps de logis pour une vingtaine de pièces et un grand jardin¹². L'attractivité du centre de Paris est telle que le chapelier Nicolas Roger père préfère louer la maison de la Réale située sur le Pont Notre-Dame pour 300 livres annuelles, y travailler et y résider, plutôt que d'occuper la maison qu'il possède au faubourg Saint-Marcel, qu'il loue 24 livres à un tisserand en toile et dont il s'est réservé la jouissance en ce qui concerne le jardin¹³.

Néanmoins, si les chapeliers parisiens sont en majorité des locataires, certains se constituent de véritables empires immobiliers, que ce soit dans Paris même ou dans la région. Un cas extrême est celui de Marguerite Le Page, sœur de Pierre Le Page et deux fois femme de chapelier avant d'épouser en troisièmes noces un écuyer de l'Écurie du roi. Avec son deuxième mari, Nicolas Chenevière, elle possède ainsi la maison du Mortier d'or, la maison de la Rose rouge rue Troussevache

10. Tiphaine Gaumy, *Chapeau, chapeliers et autres couvre-chefs à Paris, 1550-1660. Aspects économiques, sociaux et symboliques*, sous la direction de Olivier Poncet et Michel Pastoureau, École nationale des chartes, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, soutenue en 2012, 4 vol., t. 1, p. 271-272.

11. Emmanuel Le Roy Ladurie, Pierre Couperie, « Le mouvement des loyers parisiens de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 25^e année, n° 4, 1970, p. 1002-1023.

12. Tiphaine Gaumy, *op. cit.*, t. I, p. 276.

13. Arch. nat., Min. cent., ét. XIII, 22, acte du 12 novembre 1635.

valant 6 120 livres, une autre rue de la Lanterne, à l'enseigne de la Couronne d'or valant 4 350 livres, la maison du Singe vert, rue Lemaire, l'ancienne maison des Deux saumons rue de Montmartre valant 4 375 livres, la maison de l'Écu de France au Mont-Sainte-Geneviève pour 6 000 livres, la maison de la Chèvre qui paît valant 3 750 livres et la maison des Trois étoiles rue Saint-Denis, achetée 3 900 livres. Le couple acquiert aussi des biens à Cergy, à la Villette-Saint-Denis et à Pantin. En tout, ce sont au moins 41 400 livres de biens immobiliers qui leur appartiennent¹⁴. D'autres chapeliers investissent à Chambord pour ce qui est de François de la Vairie, à Ville-l'Évêque pour Jean Buquet ou encore à Aubervilliers pour Nicolas du Fay. Un certain nombre de propriétés immobilières s'obtiennent cependant par héritage ou par mariage et reste souvent du propre de leur propriétaire, échappant ainsi à l'inventaire après décès et au regard de l'historien. Ce n'est pas le cas de la pièce de marais au faubourg Saint-Martin qui appartient en propre à la femme de Pierre Jablier et qu'il met en location en son nom en 1551¹⁵.

Entre espaces privés et professionnels : confusion et intimité

Les exigences de la chapellerie

L'exercice du métier est exigeant en matières premières, en temps (une semaine complète pour faire un chapeau) et en outils, parfois encombrants, polluants et sonores. Le métier est interdit en chambre, c'est-à-dire qu'il doit s'effectuer au grand jour, de préférence dans un atelier ou une boutique.

Les chaudières pour le foulage et la teinture prennent notamment beaucoup de place, surtout quand il y en a neuf, comme chez Jean Sénéchal. Certains contrats de location leur consacrent même une clause spécifique. Le chapelier Poitevin se voit imposer l'emplacement de son fourneau au rez-de-chaussée du corps d'hôtel arrière « en sorte qu'il ne puisse endommager ledit lieu¹⁶ ». Laurent Froissard, lui, doit installer tout ce qui sert à fouler dans le jardin, et doit rendre ce dernier en bon état en fin de bail¹⁷. Il faut dire que l'activité est dangereuse et gênante. Aux risques d'incendie à cause d'un fourneau indépendant¹⁸ s'ajoutent la vapeur d'eau bouillante, les risques de fuite et les odeurs qui peuvent endommager la maison et incommoder les voisins. Dans deux contrats de location, c'est directement le fait de tenir boutique qui est visé. Louis Marion et Marc Grangy doivent louer une boutique ailleurs pour pratiquer et vendre leurs produits¹⁹.

Une autre étape de la fabrication requiert si possible une pièce spécifique, l'arçonnage. Il s'agit de nettoyer les poils de leurs impuretés en les faisant voler.

14. Arch. nat., Min. cent., ét. II, 85, f. XIIc LIII- XIIc XXV, acte du 29 décembre 1615.

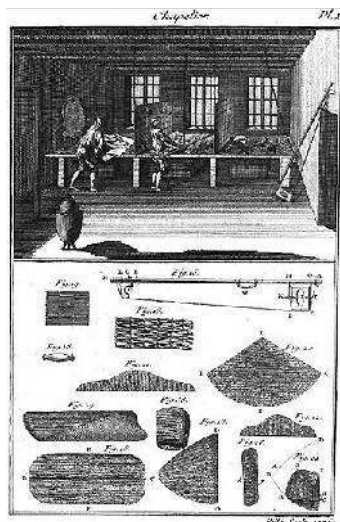
15. Arch. nat., Min. cent., ét. VIII, 484, f. 69v-70, acte du 25 juin 1551.

16. Arch. nat., Min. cent., ét. XXVI, 47*, acte du 19 décembre 1622.

17. Arch. nat., Min. cent., ét. XI, 153, acte du 17 novembre 1650.

18. Ils peuvent également être « enchassés en plâtre ».

19. Arch. nat., Min. cent., ét. IV, 72, acte du 8 mai 1634 et ét. XV, 146, acte du 18 novembre 1650.



Ill. 3 : Première planche de *L'Art du chapelier*, de l'abbé Nollet, à Paris, chez Calixte Volland, an VII [1798] (la première édition date de 1765). Cl. de l'auteur.

L'inconvénient est que les poils ainsi arçonnés se répandent dans toute la pièce, occasionnant une perte de matière certaine. Une des solutions consiste à effectuer cette opération dans une pièce réservée, que l'on peut balayer pour récupérer les poils. C'est le cas chez Hercule Simon ou Georges Leclerc²⁰. L'autre solution est d'avoir un chevalet d'arçonnage fermé le plus hermétiquement possible. Sur les planches de *L'Art du chapelier* de l'abbé Nollet, il s'agit de petits boxes placés les uns à côté des autres, séparés par des cloisons²¹ (ill. 3 et 4). Un tel dispositif se retrouve chez le chapelier Jacques Hullot en 1609 qui possède des porches de bois blanc prisés avec les claies et les arçons²².

L'exercice du métier est également exigeant sur le plan humain, et cela a des conséquences sur l'habitation. Le maître chapelier a à son service des servantes, mais surtout des apprentis et des compagnons. Les statuts lui donnent le droit d'enseigner son métier à deux apprentis concomitamment et à employer autant de compagnons qu'il peut, à condition de pouvoir présenter leurs brevets ou contrats d'engagement. Le maître Jean Dutilloy emploie ainsi six compagnons, plus trois

20. Arch. nat., Min. cent., ét. IX, 283, acte du 28 avril 1581 et ét. XXXIX, 189, acte du 16 décembre 1649.

21. Les planches de l'*Encyclopédie* montrent un établi d'osier aux bords rabattus. La seule représentation d'une boutique de chapelier au XVI^e siècle fait partie de la série gravée par Hans Sachs pour le *Livre des métiers* de Jost Amman, paru à Leipzig (première édition en 1559). Trois personnages effectuent la vérification du foulage, la mise en forme et la coupe des bords. On distingue une cuve pour la foule ou la teinture et en arrière-plan la « vitrine » du chapelier.

22. Arch. nat., Min. cent., ét. II, 67, f. 413-407v, acte du 22 juin 1609.



Ill. 4 : Le chapelier, gravure de Hans Sachs, tirée de Jost Amman, le *Livre des métiers*, Leipzig, 1568. Bibliothèque nationale de France.

cardeurs qui sont des ouvriers spécialisés²³. Dans les clauses du brevet d'apprentissage figure le logement de l'apprenti au domicile du maître. Les boutiques et arrière-boutiques peuvent alors comporter des bancs-couches où ils passent la nuit. En revanche, dans le cas des compagnons, la clause de logement chez le patron n'est pas systématique. Aucun des inventaires après décès de compagnons ne précise que le défunt réside chez son patron. C'est par contre ce que négocie Guillaume Dassetort en 1585 avec le maître Christophe de la Haye, en plus du travail du castor, de la nourriture et d'un salaire de dix sols par semaine²⁴. Pour Jean Cocquerel, la résidence au logis de son patron tient aussi au fait qu'il en a épousé la fille : le contrat de mariage prévoit l'occupation d'une chambre garnie fournie par les beaux-parents et non d'un simple banc et de sa couverture dans la cuisine, le grenier ou la boutique²⁵.

Confusion des pièces ou spécialisation

Les inventaires après décès sont aussi un témoignage précieux pour l'organisation des pièces à vivre et professionnelles mais, malgré les informations, cette organisation n'est pas toujours très claire.

23. Arch. nat., Min. cent., ét. II, 88, f. VIIIc IIIIxx- VIIIc LXXII, acte du 28 novembre 1616.

24. Arch. nat., Min. cent., ét. CV, 42, acte du 21 janvier 1585.

25. Arch. nat., Min. cent., ét. LXXXVI, 128, acte du 27 juin 1588.

Pour un grand nombre de chapeliers ou de compagnons au budget serré et en situation précaire, le quotidien se fait dans une seule pièce, une chambre louée faisant partie d'un hôtel. À la différence des compagnons qui n'ont pas le droit de travailler chez eux ni de tenir boutique, les maîtres effectuent leur travail dans cette unique pièce à vivre, comme Pierre Buthans²⁶. L'évolution de la carrière peut ainsi se mesurer à l'aune de l'habitation, quand on la chance, comme Raoulin Charpentier, de conserver un inventaire après décès du temps où il était compagnon et un autre une fois qu'il est passé maître. On est passé d'une pièce unique située dans un hôtel à un hôtel complet comprenant cave, boutique, petite salle, chambre et galetas²⁷.

Cependant, la plupart des inventaires font état de logements à plusieurs pièces. Dans la moitié des cas, les outils sont repérables à un seul endroit, qui peut être la boutique ou le grenier. Dans l'autre moitié, les outils sont dispersés dans tout l'hôtel, avec les fouleries et les chaudières à teinture repoussées dans la mesure du possible à l'extérieur, pour les raisons soulevées précédemment. Ainsi l'atelier de Jean Bocage et celui de Jean Cousinot se partagent en deux emplacements, diamétralement opposés au sein de l'hôtel : en haut on trouve le grenier où se passe l'essentiel de la fabrication ainsi que l'arçonnage et, dans la cour, se trouve la chaudière pour la teinture²⁸. La disposition est inverse et semble-t-il peu pratique chez Jean Dutilloy et chez Nicolas Lefebvre, puisque les chaudières sont au grenier et les foulloires dans la boutique au rez-de-chaussée, avec la nécessité de transporter l'eau bouillante du grenier à la boutique pour le foulage²⁹.

La boutique ou ouvroir est généralement au rez-de-chaussée de l'hôtel et donne sur la rue, pour débiter les marchandises et profiter de la lumière du jour en travaillant. Les chapeliers profitent aussi de la rue pour étaler leurs marchandises, sur des comptoirs, quand ils en obtiennent l'autorisation. Sinon, celles-ci sont disposées dans la boutique, dans des armoires, empilées sur des étagères ou accrochées à des clous, avec des miroirs pour s'admirer, des chaises et des balances pour peser le chapeau. Dans treize cas, les boutiques sont couplées avec des arrière-boutiques ou des « sallettes », où le propriétaire entrepose ses marchandises et ses matières premières. Ces « sallettes » peuvent être attenantes aux boutiques ou dans les étages supérieurs, notamment dans le cas des locations. Les boutiques peuvent également être distinctes des domiciles des chapeliers : Nicolas Ritor habite rue Troussevache mais sa boutique est rue Saint-Denis, plus passante, quoique à son domicile on trouve une « chambre aux chapeaux³⁰ » ; Pierre Preudhomme réside dans une chambre rue Geoffroy-Lasnier, où se trouvent ses outils et ses marchandises, mais

26. Arch. nat., Min. cent., ét. IX, 146, acte du 16 mai 1565.

27. Arch. nat., Min. cent., LXXXVI, 98, acte du 29 avril 1557 et ét. CVII, 92, acte du 14 novembre 1570.

28. Arch. nat., Min. cent., ét. VIII, 424, acte du 30 mai 1567 et ét. III, 436, acte du 15 mars 1569.

29. Arch. nat., Min. cent., ét. II, 88, f. VIIIc IIIxx-VIIIc LXXII, acte du 28 novembre 1616 et ét. LXXXVI, 212, acte du 24 avril 1606.

30. Arch. nat., Min. cent., ét. LXXXVI, 159, acte du 8 janvier 1585.

sa boutique est rue Saint-Antoine³¹. Pour ceux qui ne peuvent tenir de boutique, il est également possible de louer ou d'acquérir une loge à la foire Saint-Germain-des-Prés ou une place aux Halles.

En ce qui concerne la disposition des autres pièces, les situations sont toutes différentes, et Pierre Couperie et Madeleine Jurgens ont mis en avant les limites des reconstitutions possibles³². En voici quelques exemples.

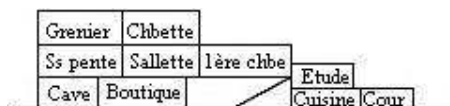
Rue Saint-Denis, en 1545, décède le marchand maître chapelier Claude Pesset, dans une habitation qu'il loue. Dix-sept pièces sont visitées pour la confection de l'inventaire, chacune plus ou moins localisée par rapport aux autres. Il semble que se dégagent six niveaux, dont un sous-sol, un rez-de-chaussée et quatre étages. Au rez-de-chaussée on trouve l'ouvroir, donnant sur la rue Saint-Denis, avec une arrière-boutique et, à côté d'eux, une cuisine. Joignant la cuisine, c'est une étable, où l'on peut loger chevaux et autres bêtes, suivie d'un caveau voûté et probablement du cellier. Au milieu se trouve la cour, sans mention d'un puits. Au sous-sol où on accède par une « montée » se trouve une cave et un caveau voûté attenant. Quand on passe au premier étage, on trouve mention de deux chambres donnant sur la rue Saint-Denis l'une à côté de l'autre, l'une sur la cuisine dite première chambre, et une autre sur l'ouvroir. Aucune chambre n'est mentionnée à cet étage pour le corps d'hôtel de derrière, pourtant, une fois passé au second étage, on trouve une « chambre au second estaige au corps d'hostel de derriere », qui fait face au corps d'hôtel de devant à une chambre ayant vue sur la rue Saint-Denis. Au troisième étage, on ne trouve mention que d'une chambre ayant vue sur la cour pour le corps logis de devant, ce qui sous-entend peut-être une chambre donnant sur la rue mais non occupée par le couple, ou bien une chambre n'ayant de fenêtres que sur la cour. Pour le corps de logis de derrière, peut-être faut-il placer à cet étage le petit grenier, au-dessus de la quatrième chambre. Enfin, probablement à un quatrième étage du corps de devant, un autre grenier sur lequel se finit la visite de l'habitation. Pour relier les deux corps de logis, une galerie intermédiaire courant sur l'étable n'est pas improbable³³ (ill. 5).

Les lieux occupés par Jacques Broutesauge au jour de son décès sont plus étroits. Pour accéder au premier étage, il dispose d'une montée, ayant vue sur le pont où il réside. À un niveau intermédiaire, avant d'accéder au premier étage, existe une étude. Si l'on continue la montée, on trouve sur le même niveau ou premier étage une sous-pente, une petite salle, et une chambre qui semble être la même que celle désignée par l'expression de « chambre haulte ». Le second et dernier étage comporte un grenier et une chambrette. Le fait d'être sur un pont ne change rien en ce qui concerne l'existence d'une cave. Chez Claude Pesset, elle

31. Arch. nat., Min. cent., ét. XLV, 160, acte du 2 décembre 1587.

32. Pierre Couperie, Madeleine Jurgens, « *Le logement à Paris aux XVI^e et XVII^e siècles* », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1962, vol. 17, p. 488-500.

33. Son absence lors de l'inventaire ne signifie pas son inexistence mais plutôt son simple rôle de communication, sans qu'aucun bien n'y soit entreposé. Arch. nat., Min. cent., ét. XXXIII, 20, acte du 26 juin 1545.



Ill. 6 : Coupe verticale du logis de Jacques Broutesauge sur le Pont Notre-Dame d'après son inventaire après décès (Arch. nat., Min. cent., ét. III, 300, acte du 11/02/1550 (n. st.)). Cl. de l'auteur.

deux sur la rue, avec pour l'une un cabinet joignant, et au-dessus une petite chambre donnant sur la rue Saint-Denis, plus une arrière-boutique donnant sur le derrière. L'inconnu réside dans l'emplacement des trois greniers et des ruelles ou couloirs, les premiers étant situés sur les seconds : ces greniers sont-ils situés au second étage ou à un troisième étage³⁶ ?

En ce qui concerne les superficies, l'apparence extérieure et intérieure, ainsi que la hauteur des maisons, les informations sont plus que lacunaires. Des marchés peuvent en donner une idée, comme ceux réalisés par le chapelier Jacques Gastelier ou son collègue Guillaume le Lièvre. Les toitures ne sont jamais indiquées, mais les adjudications par décret, conservées dans la série Y des Archives nationales, font état d'une majorité couverte de tuiles. Les récits des étrangers visitant Paris décrivent des maisons en bois ou en pierre, avec les enseignes pendantes, peintes ou gravées sur le mur. Dans les marchés passés en 1641 avec un charpentier et un maçon, Jacques Gastelier choisit une maison rue Mouffetard, au faubourg Saint-Marceau, à cinq niveaux, enduite de crépi de chaux et de sable qui imite la pierre de taille aux encoignures, des pignons de plâtre, des lucarnes, des escaliers extérieurs côté cour et jardin, plus un intérieur en bois, des poutres et croisées emplâtrées, quatre cheminées avec leurs tuyaux. Le marché passé par Guillaume le Lièvre en 1639 touche à la peinture des intérieurs : les cinq chambres, les planchers, les solives, les garde-robes, les courselles, les châssis et les portes sont couleur bois mais la petite salle sera en gris plombé, les selliers et portes intérieures en gris. À l'extérieur, on retrouve du gris pour les courses et les châssis du devant du logis, les portes et les fenêtres en rouge, les autres châssis en blanc. Quant aux onze cheminées que compte la maison, elles seront peintes en faux marbre. Tout sera peint à l'huile, en deux couches, dans l'espace d'un mois et pour un montant total de mille deux cents livres. Il faut également penser aux décorations intérieures, avec les tapisseries et les tableaux que l'on retrouve respectivement dans cinquante-six et trente-neuf inventaires de chapeliers³⁷.

La maison de Daniel Hélot, entre domicile privé et industrie

En 1660 quand meurt le marchand maître et chapelier ordinaire du roi Daniel Hélot, un long inventaire de ses biens est réalisé, à partir duquel on peut imaginer un chapelier heureux en affaires et en famille, qui tient un immense atelier au

36. Arch. nat., Min. cent., ét. VII, 93, acte du 13 avril 1655.

37. Arch. nat., Min. cent., ét. VIII, 654, actes des 16 mai 1641 et 21 mai 1641.

faut observer l'étendue et le nombre de pièces dédiées à la fabrication, entre les caves pour le stockage d'outils et d'écorces pour la teinture, le jardin, la foulerie, la boutique et la salle aux presses au rez-de-chaussée, les étuves au premier étage, puis dans les étages supérieurs différentes chambres « spécialisées » avec la chambre aux étoffes, la chambre au castor, celle aux chapeaux noirs, une autre aux chapeaux gris, la galerie à bâtir les chapeaux, et deux greniers dont un dit à « houette ». Une telle quantité de pièces, notamment spécialisées, un si grand jardin et un atelier si développé, avec différentes presses et une machine à fouler (l'outillage à lui seul vaut plus de quatre cents livres), pouvant accueillir sans encombre une dizaine de compagnons, auraient été impossible à organiser à cette échelle au cœur de Paris. On peut aussi avancer que la réputation de Daniel Hélot attirait suffisamment de clients pour qu'il dédaigne d'habiter dans une rue passante du cœur de Paris, notamment quand ses clients sont des collègues parisiens, rouennais ou étrangers.

Parmi les pièces privées on trouve la cuisine, six chambres, plus une septième dite « chambre des enfants » attenante à un bouge, ainsi qu'une salle. Plus on monte dans les étages, plus la disposition des pièces est confuse. Le nombre des étages prête d'ailleurs à confusion. Il est légitime d'hésiter entre quatre et six, caves non comprises, car la localisation des chambres aux castors, aux chapeaux noirs, gris, aux étoffes ainsi que le grenier à houette n'est pas clairement notée par le priseur. De plus, ce dernier n'a pas fait la différence entre le premier corps de logis et le second, comme si l'habitation était d'un seul tenant. La confusion est d'autant plus grande que ni le contrat de vente de l'hôtel ni le marché de construction de la maison ne nous sont parvenus.

Parmi toutes ces pièces, deux sont particulièrement exceptionnelles car elles témoignent de la sociabilité qu'un grand marchand parisien pouvait offrir à l'aube du règne de Louis XIV. La première est bien évidemment la chambre du défunt, avec sa couche estimée cent vingt livres, toute dans les tons rouges et verts, ses tapis et cuirs dorés et ses glaces de Venise, à bordure d'écaille ou d'ébène. C'est une pièce pour les intimes. On y trouve toute une série de tableaux religieux et profanes, d'inspiration hollandaise (on a explicitement un Hollandais et une Hollandaise, des buveurs, ainsi qu'un tigre et des enfants, entre autres), une statue du Temps découvrant la Vérité et un cabinet de curiosités contenant des cadrans marins, des oiseaux empaillés, un crocodile, des bustes de César, des coquillages et un nez de poisson de mer. C'est aussi dans cette pièce que Daniel Hélot conserve sa bibliothèque, comprenant entre autres des atlas, des bibles et livres de saints, les figures de Raphaël, reliés en veau ou en parchemin, pour une valeur totale de cent trois livres.

La deuxième pièce est plus à caractère public. Il s'agit de la salle attenante, où se trouvent concentrés le reste des tapisseries, un cabinet d'ébène, une cassette de nuit de marbre et d'ébène prisee soixante livres, une table de marbre quatre-vingts livres, toute une série de chaises diverses et deux guéridons. On y trouve aussi une écritoire d'ébène, un damier avec le jeu du renard au verso. Aux murs, sur les tapisseries de Bergame et de Flandre, sont accrochés cinq tableaux et trois chartes de paysages, estimés une centaine de livres, dont quarante rien que pour le grand

tableau représentant des vaisseaux en mer. D'autres tableaux et pièces d'art, notamment des porcelaines de Hollande et de Chine, sont disséminés dans les autres pièces, pour un montant total de quatre cent soixante-treize livres. C'est dans cette salle que Daniel Hélot doit recevoir ses relations professionnelles (en raison de l'écritoire) et donner à dîner (la table et les chaises).

Les pièces de distraction et de recueillement de Jacques Collin et de Richard Fauvé

Le jour de son décès, le treize novembre 1652 selon son inventaire⁴⁰, Richard Fauvé, marchand chapelier ayant réussi, réside dans quatre pièces, dont une petite salle, une plus grande et un cabinet, rue Planche-Mibray. La petite salle contient cinq sièges pliants couverts de tapisserie autour d'une table ronde de noyer, un petit porte-manteau, trois étagères et en guise de décor cinq aulnes de tapisserie de Rouen plutôt vieille et deux petits tableaux représentant la Vierge, l'un sur cuivre et l'autre sur bois, le tout pour la somme globale de six livres. La grande salle concentre l'essentiel du gros mobilier, avec la couche, pas moins de quatorze sièges différents couverts de tapisserie à l'aiguille, une table valant autant que trois des tabourets, une armoire de chêne qui ne vaut pas même le prix de deux tabourets, les ustensiles de cheminée, les armes, quatre tableaux à sujet religieux pour quatorze livres les quatre, un petit miroir à glace ne valant qu'une livre, et treize à quatorze aunes de tapisserie de Rouen, pour une somme totale de cent soixante-dix-huit livres.

Le petit cabinet à côté contient un mobilier moins cher, à peine quatorze livres⁴¹, mais ce n'est pas une pièce à négliger. En effet, contrairement à la salle où se trouvent la couche et ces quatorze sièges différents, explicitement destinée à un usage social, le cabinet est strictement à usage privé. La table est qualifiée de petite, et est d'un bois léger, le hêtre. Elle est cependant couverte d'un petit tapis de cuir, d'une petite tablette à papiers. Un petit chandelier à deux branches doit pouvoir éclairer la pièce même de nuit. Il n'y a pas de siège inventorié dans ce cabinet, afin de pouvoir écrire à la table, mais quatre sortes de rangements. Y ont été prisés quatre ais servant de tablettes, une petite armoire haute à deux guichets avec son tiroir, une petite layette de cuir rouge fermant à clef, ainsi qu'un petit coffre de bahut à une serrure où doivent se trouver les habits inventoriés. La profusion des adjectifs « petit » pour qualifier le mobilier de ce cabinet nous invite à imaginer que ce cabinet est lui aussi de petite taille. Pourtant, il s'y trouve quatorze petits tableaux sur bois et sur cuivre, où les thèmes représentés ne semblent pas être religieux, et une petite croix de bois noirci où est attaché un petit crucifix de cuivre rouge. Cet espace de travail – Richard Fauvé y fait-il ses comptes, y écrit-il sa correspondance ? La layette de cuir contient-elle les papiers inventoriés dans

40. Arch. nat., Min. cent., ét. XVI, 455, acte du 18 novembre 1652.

41. Trente-six livres si l'on considère les habits inventoriés comme en faisant partie. On peut s'interroger sur la relation existant entre ce cabinet et la robe de chambre inventoriée, à savoir si Richard Fauvé la revêt lorsqu'il travaille dans ce cabinet.

la suite de l'inventaire ? – peut être également sa garde-robe et son lieu de recueillage.

L'inventaire des biens de Jacques Collin au décès de sa femme⁴² fait état d'une résidence étalée sur plus de pièces que Richard Fauvé, à savoir une cave, une cuisine, une cour, deux chambres et deux cabinets, situées dans une maison rue des Boucheries paroisse Saint Sulpice, au faubourg Saint-Germain-des-Prés. Deux de ces pièces, la première chambre et le second cabinet, sont particulières et semblent s'opposer dans leurs fonctions, à l'image de la grande salle et du cabinet de Richard Fauvé.

La chambre contient huit cent soixante-trois livres dix sols de biens, avec du mobilier coûteux et prestigieux. Deux mobiliers concentrent sept cents livres à eux seuls ! La couche, décrite comme une « grande couche de bois de noier a pied de porc fermant a vis garnie de son enfonseure, une paillasse de canevas, ung lict et traversin plains de plume, une couverture de castelongne verte, trois pantes de viel, trois rideaulx, deux bonnes graces, le fond, dossier et fourreaux des quenouilles avec une courtepointe et trois pommes, le tout de serge de Mouy verte, garny de franges, crespines, molletz et passemens de soye vert, avec ung tour de lict de serge de Mouy aussi vert garny de molletz de soye et layne » vaut trois cents livres. La tenture de tapisserie de Flandres de verdure de cinq pieds de haut avec sa bande de toile est évaluée quatre cents autres livres. Les autres meubles, bien que moins chers, n'en sont pas moins importants. Les ustensiles de cheminée de cuivre valent cinquante livres, une véritable fortune ! Dans le goût de l'époque et presque aussi cher il y a le cabinet de noyer à quatre guichets garni de marbre, estimé quarante-huit livres. L'autre couche, à pieds de porc aussi, tout de laine verte et de serge de Mouy de la même couleur, vaut trente-six livres. Il y a également deux tables de noyer, dont l'une peut s'agrandir et possède un châssis à sept colonnes, tandis que l'autre, de plus petite taille, est pliante. Pour s'asseoir autour de ces tables on trouve huit placets de noyer, garnis de la même serge verte que les couches. Aux murs, sur les tapisseries, sont accrochés deux miroirs à glace de Venise bordés d'ébène, valant ensemble la coquette somme de vingt livres et dix tableaux prisés ensemble trente livres. Les sujets représentés sont religieux – sainte Catherine de Sienne, l'Annonciation et un Crucifix –, des paysages, ou des portraits de personnages publics : le couple royal, le frère du roi Gaston d'Orléans, le défunt M. de Guise, M. de Montmorency et cité en dernière position – l'ordre était-il conscient ? – le cardinal de Richelieu. Les invités de Jacques Collin pouvaient apprécier son attachement à la foi catholique et à la famille royale, surtout à sainte Catherine de Sienne et au parti du cardinal de Richelieu, ainsi que son goût pour les beaux objets et la modernité, avec le cabinet et le paysage. Les deux coffres de bahut, servant de rangement, sont relégués dans le premier cabinet situé au bout de la chambre.

42. Arch. nat., Min. cent., ét. XCII, 105, n° 38, acte du 9 juillet 1640.

Le contraste entre cette deuxième chambre et le second cabinet, situé près de la fenêtre de la chambre qui donne sur la cour, est flagrant. Alors que la chambre est plutôt grande pour contenir tout le mobilier mentionné au paragraphe précédent, le cabinet est « petit », et il ne contient « que » quatre-vingts livres de mobilier, dont trente-quatre d'armes. À la différence de ce qu'on y trouve chez Richard Fauvé, le cabinet de Jacques Collin contient un damier d'ébène, à la place de la table, prisé quinze livres, autant que les six petits tableaux qui en décorent les murs. Ces tableaux, à l'exception d'un paysage, ont des thèmes religieux (une Annonciation, la Vierge et son Enfant, saint Joseph, le Christ). Le cabinet contient également dix-neuf livres, dont un grand in-folio des *Annales de France* recouvert de cuir tanné. Ce cabinet apparaît comme un espace de sociabilité restreint – un adversaire pour jouer aux dames – mais bien plus comme un espace intime, où Jacques Collin se retire pour prier ou lire.

Conclusion

Les chapeliers sont donc implantés au cœur de la capitale, dans des quartiers plus ou moins spécialisés dans les industries du luxe pour les ponts ou l'île de la Cité, et celles de la teinture et du traitement des peaux, comme le faubourg Saint-Marcel. Ils y retrouvent leur famille, leurs confrères, des clients potentiels et des commerces complémentaires, ainsi qu'une place suffisante pour implanter leur atelier et leur boutique. Ces choix de résidence sont à la fois dictés par ces raisons professionnelles mais aussi par des contingences familiales, en raison d'héritages et de stratégies immobilières.

Les chapeliers, à l'image du reste de la population parisienne de l'époque, recourent largement à la location et pratiquent la confusion des pièces professionnelles et privées pour les moins aisés. D'autres en revanche laissent voir un début de spécialisation des pièces de travail, voire dans le cas de Daniel Hélot l'implantation d'une véritable industrie sous les pièces à vivre.

Les guerres de religion, et surtout les conséquences du siège de Paris, sont très peu visibles sur l'habitat des chapeliers, si ce n'est dans un certain tassement des fortunes dans une période allant de 1588 à 1612. Le groupe des chapeliers continue d'être un groupe aux fortunes hétérogènes. Les inventaires après décès du début du règne de Louis XIV montrent des chapeliers ayant réussi, avec un mobilier varié et raffiné et des pièces à caractère intime, clairement séparées des pièces à caractère public, où ils étalent leur richesse et leur réussite sociale.

Tiphaine GAUMY
archiviste paléographe, doctorante à l'École nationale des chartes